

La dysphorie de genre

Charles Melman
Jean-Pierre Lebrun

La dysphorie de genre
À quoi se tenir pour ne pas glisser ?
Vingt ans après *L'homme sans gravité*

é
ditions
rès

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2022

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-7298-6

Première édition © Éditions érès 2022

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Partagez vos lectures et suivez l'actualité des **éditions érès** sur les réseaux sociaux



Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

TABLE DES MATIÈRES

Une liberté sans précédent.....	9
Une toute mère.....	16
Une parole de père.....	20
La dissolution de la famille.....	25
Spécisme et antispécisme.....	29
Le triomphe de la science.....	32
Fin de la discursivité.....	41
Une atteinte du logos.....	45
La sexualisation de l'objet.....	53
La dimension de l'appétit.....	58
L'impossibilité du genre.....	71
Les effets de la marchandisation.....	81
La déception au programme.....	89
Le « en même temps ».....	95
Le Oui et le Non !.....	99
Une psychose sociale.....	102

Le travail de Foucault.....	116
Le « en même temps » du transgenre.....	121
Œdipe ou Narcisse.....	125
Une jouissance permanente.....	132
Primauté de l'économie	137
La France et la Belgique.....	141
Annexe	
À propos de <i>Petite fille</i> , par <i>Jean-Pierre Lebrun</i> ...	153

Jean-Pierre Lebrun – Cela fera donc vingt ans que vous avez répondu à mes questions dans ces entretiens qui ont été publiés sous le titre *L'homme sans gravité*¹. Vous m'y répondiez en proposant l'émergence d'une « nouvelle économie psychique »..., la NEP comme vous l'appeliez en clin d'œil à la nouvelle économie politique mise en œuvre au début des années 1920 en URSS. Est-ce que vous pensez que votre lecture reste pertinente ? Avez-vous le sentiment que la clinique que nous rencontrons aujourd'hui vous confirme dans l'interprétation que vous en avez donnée à ce moment-là ?

1. Ch. Melman, entretiens avec J.-P. Lebrun, *L'homme sans gravité*, Paris, Denoël, 2002, Gallimard, coll. « Folio, essais », n° 453, 2005.

Charles Melman – Je dois dire que je suis plutôt inquiet de voir combien ce qui était prévisible s'est effectivement réalisé. Je veux dire que la mutation culturelle que nous évoquions ensemble ne se présente plus aujourd'hui comme à l'horizon de notre champ de vision : nous sommes en son cœur, en son centre ; nous avons effectivement le bonheur de connaître un homme, une femme, des enfants aussi, évidemment, et des petits-enfants nouveaux, des ancêtres nouveaux, puisque nous voyons bien comment toutes nos relations, familiales d'abord, sociales ensuite, se sont trouvées modifiées, transformées. Donc, ce que nous avons pu établir il y a vingt ans s'est révélé prémonitoire certainement, d'un point de vue sociologique, voire anthropologique, mais c'est évidemment, pour nous praticiens, encore plus net, avec les jeunes qui viennent nous consulter. Et s'il y a une question qui s'impose aujourd'hui, c'est d'essayer de prendre la mesure de ces mutations, afin de savoir aussi, tant sur le plan individuel que sur le plan social, comment les appréhender et comment y répondre.

J.-P. L. – Comment redéfinirez-vous, si tant est qu’il faille le faire, ce qui vous semble le plus advenu, dans ce que vous aviez prévu ?

UNE LIBERTÉ SANS PRÉCÉDENT

Ch. M. – Il y aurait diverses façons de le prendre. Je ne sais pas si on peut évoquer ce qui serait le plus évident, mais on pourrait partir de ceci : c’est que nous sommes sous le régime de ce qu’il faut bien appeler *la liberté*. C’est-à-dire, que cette liberté qui est tellement souhaitée, tellement repérée comme idéale, qui est toujours à invoquer, la voilà enfin offerte à chacun, et elle nous laisse, évidemment, du même coup, désorientés, car si nous sommes libres, que penser ? Que faire ? Comment faire ?

J.-P. L. – Nous en avons un exemple flagrant avec cette liberté nouvelle qui s’avère aujourd’hui de plus en plus revendiquée, celle de pouvoir définir son genre, autrement dit se libérer du déterminant anatomique de son sexe.

À ce propos, avez-vous eu l'occasion de voir le film *Petite fille* de Sébastien Lifshitz qui retrace le portrait de Sasha, 8 ans, né garçon, mais qui dit se vivre comme une petite fille depuis l'âge de 3 ans ?

Ch. M. – J'ai vu *Petite fille*, je l'ai regardé très attentivement. Je suis très intéressé par ce qui vous touche dans ce film.

J.-P. L. – Il y a plusieurs choses. D'abord il y a eu la surprise de voir ce film présenté comme un documentaire à une heure de grande audience par une chaîne de télévision habituellement bien informée. Ce « documentaire » est, il faut le dire, soigneusement fait et signe le travail d'un réalisateur manifestement doué. Il avait d'ailleurs fait auparavant plusieurs films consacrés à l'homosexualité et à l'adolescence², avec un talent évident et une justesse de ton particulièrement adéquate.

Mais pour *Petite fille*, le réalisateur souscrit immédiatement à la situation qu'il décrit sans

2. Sébastien Lifshitz, *Bambi*, (2013), *Les invisibles* (2012), *Adolescentes* (2018).

jamais s'interroger sur la pertinence non pas de pouvoir se penser d'un genre différent que celui de son sexe anatomique – cela est aussi ancien que le monde – mais de pouvoir obtenir que cela soit entériné par la société et même « rectifié » par la médecine *via* les hormones, si pas par une intervention chirurgicale.

D'emblée donc, la souffrance de cet enfant est imputée à ce qu'il pourrait ne pas obtenir cette reconnaissance, sans aucunement se demander si une telle revendication est adéquate, et cela bien sûr donne alors toute sa légitimité à la mère d'obtenir rectification à cet égard.

En fait, le réalisateur calque ainsi sa description d'une dysphorie de genre sur le combat qui a été mené pour faire reconnaître et accepter l'homosexualité par le discours social : le film, dit l'annonce, relate le combat incessant que la famille de Sasha doit mener pour faire comprendre sa différence. Le cinéaste parvient ainsi à faire passer ce souhait de changer de genre comme une évidence qu'il s'agit désormais d'accepter et d'accompagner au nom de la tolérance à la diversité.

Rien que cela déjà mérite question car, malgré les apparences, faire accepter l'homosexualité – ce qui, il faut le reconnaître, est un acquis relativement récent et encore loin d'être atteint – et faire accepter le changement de genre ne sont pas des problématiques du même ordre. Dans le premier cas, il s'agit de reconnaître comment le désir est construit par un choix d'objet qui diffère de la norme hétérosexuée, alors que dans la dysphorie de genre, il y va de la seule conviction d'un sujet, en l'occurrence d'un enfant de 8 ans, qui, pour ce faire, dénie la réalité de son anatomie.

Tout cela finit par faire de ce film, *Petite fille*, un plaidoyer qui rend sympathique cette volonté de substituer le genre au sexe, suscitant aussitôt l'acquiescement de tous à cette aspiration d'un enfant de 8 ans, ainsi qu'à cet amour inconditionnel d'une mère menant la lutte sans relâche pour obtenir de l'école, mais tout autant de toute la société, que le vœu de son enfant soit reconnu comme légitime.

Tout cela m'a interpellé parce que c'est présenté comme un allant de soi justifié par

la nécessité d'être tolérant à la singularité de chacun, ouvert à la diversité. Ainsi, le film se présente comme une apologie explicite à ce que soit donnée d'emblée entière légitimité à cette question du transgenre : en cela, il est loin d'être le « documentaire » qu'il prétend être.

Ch. M. – Je souscris à votre jugement. Cela n'a rien d'un documentaire.

J.-P. L. – C'est plutôt une manière de faire percevoir ce qui est devenu une cause et de s'en faire le prosélyte.

Ch. M. – En parler implique de se mêler à un excès dont le risque immédiat est qu'il vous soit attribué.

J.-P. L. – Peut-être... Quand je l'ai vu, j'ai été interpellé non pas seulement par le film en lui-même, mais tout autant par les échos éminemment favorables – « un bouleversant film d'amour » (*Télérama*), « l'éclosion lumineuse d'une différence » (*Le Monde*), « un trésor de pudeur et d'empathie » (*Elle*), un « très beau documentaire » (*La Libre Belgique*) – qu'il

recueillait majoritairement dans la presse, aussi bien d'ailleurs qu'auprès de la plupart des spectateurs ordinaires.

Ch. M. – Permettez-moi de vous dire que les échos étaient là avant même que le film ne soit tourné. Les échos attendaient ce genre de film pour se faire entendre.

Qu'une mère se sente aujourd'hui investie du pouvoir que l'on attribuait autrefois à Dieu, de décider du sexe de l'enfant, que ce soit aujourd'hui une mère qui s'arroge ce droit pour le bien de l'enfant, c'est un phénomène de société qui mériterait que ce personnage soit mis en valeur. Dans le film, elle ne joue pas ! Rien n'est de l'ordre du semblant, elle est vraiment dans son incarnation de la toute-puissance. À cet égard, elle est absolument épatante.

J.-P. L. – Sa toute-puissance rencontre à la fois le cinéaste, la pédopsychiatre et l'entourage familial, et par-delà encore, les spectateurs...

Ch. M. – La pédopsychiatre, il fallait en trouver une, mais il semble que ce soit dans un grand

service de pédiatrie parisien, puisque c'est l'hôpital Robert Debré. Absolument comme la mère, elle construit son propos en lui donnant une forme interrogative impérieuse qui ne laisse à l'enfant d'autre choix que de répondre par la façon qui est attendue par la question ; il a à noircir les blancs.

J.-P. L. – Quand elle pose des questions, celles-ci sont tout à fait inductrices de la réponse attendue.

Ch. M. – La réponse est là avant que la question n'ait vraiment été posée ! Le petit chou, il n'a pas d'autre recours s'il veut dire quelque chose, s'il veut répondre, que de le faire de la façon qui lui est non pas suggérée mais littéralement dictée. Qu'on revoie ce film, on ne trouvera pas un propos de lui qui soit spontané.

J.-P. L. – Cet enfant, effectivement, ne parle quasiment pas. Il ne dit rien de lui. Parfois, il pleure comme s'il était dans une souffrance de ne pas arriver à s'énoncer en quoi que ce soit.

Ch. M. – On ne l’entend jamais. Il ne dit strictement rien.

J.-P. L. – Et même quand il est au cours de danse, il est sans cesse à chercher où est l’autre, ce que l’autre fait, pour aller s’accrocher à ce qu’il convient de faire, ce qui l’autorise de ce fait à ne pas devoir inventer ses propres gestes.

Ch. M. – Les épisodes chorégraphiques sont remarquables. C’est peut-être là d’ailleurs qu’il y a un salut pour ce gamin. Il est d’une maladresse, d’une inélégance, d’une lourdeur qui n’est peut-être pas de hasard. Il est dans une imitation ratée qui est touchante.

UNE TOUTE MÈRE

J.-P. L. – À ce propos, avez-vous été sensible, comme je l’ai été, à ce moment très particulier du film où la mère raconte ce qui s’est passé pour elle : depuis que Sasha lui dit qu’il est une fille, cela depuis l’âge de 3 ans, elle lui répondait régulièrement : « Non tu ne seras jamais une fille. » Mais elle ajoute qu’un jour, alors qu’elle

lui répondait encore une fois cela, elle a vu Sasha pleurer, *un vrai pleur de douleur*, ajoute-t-elle ; s'en est suivi, comme elle le dit, l'impression que c'est elle-même qui lui infligeait cette douleur. « En lui disant : “Non, tu ne seras jamais une fille”, je venais de foutre sa vie en l'air. » Et elle ajoute encore : « J'ai vu son regard paniqué : “Mais qu'est-ce que je vais devenir si je ne peux pas être une fille ?” »

La mère de Sasha rend ainsi compte du moment précis où elle interprète le propos de l'enfant comme une douleur à laquelle il est nécessaire qu'elle réponde. Alors que la question aurait pu être entendue autrement : « Mais qu'est-ce que je vais devenir si je ne suis pas ce que tu veux que je sois ? » La réponse aurait alors pu très bien être : « Mais tu pourras faire ta vie à toi ; il suffira de t'y mettre pour trouver ta voie... » Cela aurait évidemment demandé à chacun des deux protagonistes de consentir à renoncer à sa toute-puissance, et d'accepter que chacun ne peut qu'être seul face à l'émergence de son propre désir et sans aucune garantie dans l'Autre pour le légitimer.

C'est ce moment auquel ne veulent se confronter ni la mère, ni Sasha, et c'est en cela, pour moi, que l'histoire de cet enfant est paradigmatique de ce qui se présente souvent aujourd'hui, à savoir un propos qui ne donne plus sa place à ce que la condition d'être parlant implique, c'est-à-dire qui impose aussi bien de devoir faire le deuil de l'objet entièrement satisfaisant que de contraindre chacun à partager le régime propre au Symbolique, régime d'une satisfaction toujours quelque peu décevante.

Ce moment du film est particulièrement éloquent de ce que s'y joue : la mère de Sasha n'accepte pas de soutenir l'enfant au moment où il est « seul » à devoir faire face à ce qu'il est. Elle aurait pu accepter que Sasha dise sa douleur de ne pas obtenir ce qu'il voulait : la tâche de la mère aurait alors pu être de soutenir son enfant par sa présence, mais en devant reconnaître qu'il n'échappait pas à ce qui était un destin – en l'occurrence son anatomie – pour tout le monde. Au lieu de cela, elle dénie cette réalité et protège ainsi Sasha de devoir s'y confronter. Mais de ce fait, elle ne brise pas le duo qu'elle

continue dès lors à former avec l'enfant, elle ne « troise³ » pas.

En lisant sa douleur de cette manière, elle rend difficile, sinon impossible, l'individuation de son enfant, la séparation d'avec elle... A contrario, la mère reste entièrement collée à l'enfant, à sa douleur, tant la sienne que celle de l'enfant, les deux en même temps et indistinctement, en quelque sorte.

Ch. M. – Je trouve sympathique que vous fassiez ce crédit à cette maman, parce qu'elle est assez forte et assez intelligente pour avoir organisé son propos de telle sorte qu'il vous paraisse systématiquement au service de celui qui a été concerné, que c'est pour son bien, son intérêt. Elle aurait renoncé, d'une certaine façon, à son propre profit. J'ai admiré ce talent spontané – elle ne l'a pas appris à l'école –, pour attribuer à l'enfant une maîtrise de son désir. Mais cette maîtrise, on le voit tout au long du film, n'est jamais que la sienne, celle de son empire à elle.

3. « Troiser » est un néologisme de Lacan.

Car il n'y a pas chez l'enfant de désir inné, il n'y a jamais que celui dont il reçoit le message de son entourage. Imaginer qu'il y a un désir inné voudrait dire que nous naissons avec un savoir apte à décider de notre conduite. On peut regretter que l'homme n'ait pas cet avantage qui est le privilège de l'animal, mais c'est aussi la condition de sa responsabilité.

J.-P. L. – Ne parlons pas du rôle du père...

UNE PAROLE DE PÈRE

Ch. M. – Il est marrant, lui. Il est un gentil nounours qui s'exécute absolument comme va s'exécuter le petit. Quand il dit : « Pour moi, c'est un enfant, peu importe son sexe », il est évident qu'il est en train de réciter ce qu'il a entendu. Un père ne peut pas soutenir ça, puisque *son devoir éducatif n'est évidemment pas le même selon qu'il s'agit d'un fils ou d'une fille*. Ça ne peut pas être une parole de père. Une parole de mère, oui, à la rigueur. Mais, involontairement, il se disqualifie lui-même.

Or, au vu de l'actualité récente, l'idéologie qui consiste à vouloir se débarrasser de tout ce qui peut être lu comme poursuite du monde d'hier est forcément vouée à faire littéralement « offre publicitaire » : cela ne peut dès lors que se répandre dans les écoles aussi bien que dans les familles, où il faudra bientôt former les enseignants pour « détecter » les dysphories de genre et outiller les parents pour accueillir d'emblée favorablement de tels propos.

Ce sera alors une question qu'on ne pourra plus poser, alors que la véritable interrogation demeure : qu'est-ce qui est le moins coûteux, les interventions suite à un tel diagnostic, ou le fait de s'en remettre à la nécessité de faire avec les contraintes reçues au départ ? Disons au moins que cela devrait rester au sujet de décider de sa réponse, et au professionnel de l'aider à faire ce choix le mieux possible. Ce qui ne peut nullement équivaloir à seulement « l'accompagner » dans le choix d'emblée considéré comme s'il allait de soi.

Il y a un monde entre prêter l'oreille à une telle préoccupation et la considérer comme une aire de combat où il s'agit de faire gagner la cause.

Faisons ici au moins une remarque : l'amour est de plusieurs sortes et le véritable amour n'est pas uniquement « sans condition » ; il est aussi celui donné *sous* condition, sous condition qu'il aide

l'enfant à grandir et lui donne les moyens de trouver sa voie singulière, celle qu'il peut et doit frayer pour s'autonomiser.

C'est un autre trait de l'idéologie en cours : l'amour donné à l'enfant suffirait à lui assurer sa réussite dans l'existence : c'est – il faut bien le dire – une contre-vérité. Simplement parce que la négativité est aussi au programme de chacun : ce qui donne confiance à l'enfant, c'est justement la distance qu'il a pu établir progressivement et paisiblement à l'égard de ce qui était voulu pour lui par ses parents, c'est sa capacité à se soutenir de l'absence de leur soutien.

Aimer l'enfant est certes crucial pour son avenir, mais lui faire accepter la limite l'est tout autant. À quoi sert alors de ne valoriser que l'amour qui lui est porté ?

L'avertissement que nous adresse Freud dans *Le malaise dans la culture* reste ici de mise : « En lâchant la jeunesse dans la vie avec des considérations aussi peu justes, l'éducation ne se comporte pas autrement que si l'on équipait de vêtements d'été et de cartes des lacs italiens des gens partant pour une expédition polaire. »

Jean-Pierre Lebrun